

JEANNE

Le ministre. — Parfait !... Le mouvement se boucle !... Donnez-moi votre liste de candidats. (Il la parcourt avec une stupéfaction croissante.) Dites donc, Dubois, qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ?

Dubois. — Les amis de vos amis, M'sieu le ministre.

Le ministre. — Mais sur la plupart on a écrit et raconté des choses !... Ainsi, je vois là Charvalu ?..

Dubois. — Oui, histoire de femme !

Le ministre. — Ah ! ce n'est que ça ?... Peuh ! les mœurs, ça ne me regarde pas !... Et ce Siboulard ?

Dubois. — Intimités financières !

Le ministre. — Et Rien ?

Dubois chuchotte un renseignement à l'oreille du ministre.

Le ministre. — Bah ! le monde est si méchant !.. Enfin, réservez le toujours pour l'Algérie ! Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore ?.. (Repassant la liste à Dubois) Non, tenez, j'aime mieux ne pas creuser ; on fait tant de pots que, s'il fallait les croire, personne ne serait honnête. Tâchez de choisir là-dedans et aboutissons !

La liste, arrêtée une première fois, est remaniée quotidiennement pendant trois semaines, à la suite des démarches respectives, des pressions et des intrigues employées par les trente et un candidats. Aussi chacun d'eux, à tour de rôle, passe sur la fameuse liste, emportant la promesse « formelle » du ministre et en faisant part à son entourage.

SCENE V

Matin du 22e jour

Dubois, avec résignation. — M'sieu le ministre, je viens pour le mouvement..

Le ministre, exaspéré. — Ah ! non, j'en ai assez !.. il me rendra fou, votre mouvement.. Fichue idée que vous avez eue là !..

Dubois. — Mais ce n'est pas moi qui..

Le ministre. — Mettez tous les noms dans un chapeau, tirez-en six, et que ce soit fini !.. Après tout, je m'en moque !.. Seulement, qu'on ne me pousse pas à bout ; sans quoi je serais capable..

Dubois. — Capable ?..

Le ministre, énergiquement. — De faire un mouvement hiérarchique ! là !

Dubois, à part. — Ce serait le premier !

GYP.

(Dégénérés, pages 177-185.)

Service de commission

L'administration de L'ÉGALITÉ se met à la disposition de ses abonnés pour leur expédier, aux prix marqués, tous les articles et les livres annoncés dans ce journal. Elle se charge également de transmettre sans frais les abonnements à tous journaux et revues, éditées soit en Europe soit en Amérique.

I

Ce soir-là, sous les poutres de la chambre basse, devant un feu de chènevottes encore mouillées, qui pétillait plus qu'il ne flambe et fume plus qu'il ne pétillait, la mère, tout en filant, contait de très belles histoires, tandis que Jean Dare, le père, debout contre le mur, aiguillait d'un caillou, pour la besogne du lendemain, l'acier plat d'un outil à retourner la terre. Elle savait beaucoup de choses, la fileuse, parce qu'elle lisait souvent dans les livres de dévotion et parce qu'elle avait fait le pèlerinage de Rome ; c'était à cause de ce voyage qu'on l'appelait la Romée. Elle contait donc, en faisant virer le lin entre ses doigts mouillés, et les enfants en groupe, — l'ainé accoudé aux genoux de sa mère, le menton sur les poings, — écoutaient de toutes leurs oreilles, les yeux ravis, avec de petits cris qui s'extasiaient. Mais Jeanne, la cadette du cadet, était assise sur un escabeau dans le coin le plus obscur de la chambre ; elle avait les mains jointes comme pour la prière, et tenait la tête levée, comme si elle eût contemplé à travers la fumée, au lieu du plafond, le ciel ; quand les chènevottes, tout-à-coup, s'allumaient avec un éclaboussement d'étincelles, on voyait dans le rayonnement de son visage, vite effacé, une pâleur de fleur chétive, et deux larmes qui tombaient comme deux gouttes de rosée.

La Romée conta :

« En ce temps-là, l'Enfant-Jésus jouait sur les bords du fleuve avec ses petits compagnons.

« Et cela n'était pas bien, parce que c'était le jour du Sabat.

« Un homme qui passait alla dire à saint Joseph :

« — Vous devriez corriger votre fils qui se divertit, le jour du Seigneur, à faire des tas de sable près de l'eau ; et c'est une chose qui est défendue.

« Saint Joseph alla vers les bords du fleuve ; il vit que l'Enfant-Jésus faisait véritablement ce que l'homme avait dit.

« Il entra dans une grande colère et lui ordonna de revenir à la maison.

« Mais l'Enfant-Jésus, irrité d'être grondé, tapa du pied en jetant en l'air le sable qu'il avait dans les mains.

« Et les poignées de sable furent de beaux oiseaux qui s'envolèrent en chantant..

Cependant Jean Dare avait achevé d'aiguilliser l'outil de labour ; malgré les belles histoires, les enfants sentaient se baisser leurs paupières ; Jeanne se leva et, après les souhaits de bon sommeil, elle monta dans sa chambre, où, à genoux sur le lit, devant des images de saints, parlant quelquefois à voix basse avec l'air de répondre à d'invisibles anges, elle resta en prière jusqu'à l'heure où chante le coq matinal,

dont la voix grêle et déchirante est comme le cri du jour nouveau-né qui s'éveille.

II

Elle allait souvent, après la messe entendue, s'asseoir au bord d'un champ, sur les ruines de quelqueasure ; elle regardait les portes défoncées de la demeure vide, le lit brisé sous le toit qui s'effondre, et le baillement noir de la cave sans futailles et la huche où l'on a volé le pain ; car le temps était dur, alors, pour les paysans de France ; trop souvent, par bandes farouches, des hommes habillés de fer, de bronze qui sonne, et criant dans une langue que l'on entend point, bondissaient de la ravine ou de la lisière du bois, et se ruaient dans le village, effrayés, hideux, incendiant les granges, les chaumières, étrayant les vieillards, forçant les filles, pillant et carnageant ; et c'était une grande pitié. Jeanne pleurait de voir autour d'elle tant de reliques désolées ; elle pleurait bien plus en songeant qu'il en était ainsi partout, dans la douce et belle France.

Mais bientôt elle relevait le front, et des lueurs, dans les larmes, illuminaient ses yeux. C'était qu'elle entendait, non de l'oreille, mais du cœur, dans le bruissement des feuilles, dans la fuite des souffles, dans le bruit même de la pierre d'un mur, qui tenait à peine et tombait, des voix qui lui donnaient des conseils d'espérance et de gloire, ou lui chantaient des prophéties, et c'était qu'elle voyait, au loin, au-delà de campagnes heureuses et de florissantes cités, dans une brume de soleil dorant des piliers de cathédrales, un étendard de neige fleurdelisée, où sont peints Dieu et les anges, et qui se penche, permi l'encens, sur la tête d'un roi agenouillé..

III

Un jour qu'elle s'était levé de grand matin, elle alla droit devant elle et marcha très longtemps. A l'orient rose d'aurore, il y avait des déchirements de nuées ; des blancheurs sur la route, sur la plaine, sur la verdure tremblante des bois, étaient comme des écharpes qui traîneraient du ciel sur la terre : puis ce fut le grand jour, vaste et resplendissant, avec l'or lumineux des blés et les forêts pareilles à d'immenses bûchers d'émeraude dans tout l'espace ensoleillé. Elle avait tant marché qu'elle arriva, au bord d'une petite rivière, dans une roseraie où il y avait des roses en si grand nombre qu'elle n'en avait jamais tant vu et si belles qu'elle ne croyait pas qu'il y en eût de semblables. Elle s'arrêta ; elle était au milieu de toutes les roses, si pâle, comme un grand lis. Mais elle ne s'était pas arrêtée à cause des belles fleurs et du vent parfumé ; ce qui l'empêchait d'aller plus loin, c'était qu'au delà de la rivière, ce n'était plus la France. Elle s'assit au bord de l'eau, sur le sable. Elle sourit. Elle se souvenait du conte qu'avait dit la Romée. Elle se le raconta à elle-même, le trouvant joli. On sera un héros, mais on est une petite fille. Elle prit du sable